

S  
U **i** **t**
  **e**

Programme Suite 2018
initié par le Centre national des arts plastiques
en partenariat avec l'ADAGP

-
- p 03 — Introduction par *Patrice Joly*
- p 04 — *Sergio Verastegui* aux Ateliers Vortex par *Anne-Lou Vicente*
- p 07 — Présentation des *Ateliers Vortex*
- p 08 — *Ana Vaz* à la Maison Conti par *Ingrid Luquet-Gad*
- p 11 — Présentation de la Maison Conti / Centre d'art contemporain Ange Leccia
- p 12 — *Nils Guadagnin* à Tropismes par *Raphaël Brunel*
- p 15 — Présentation de Tropismes
- p 16 — *Ann Guillaume* à La Pommerie par *Aude Launay*
- p 19 — Présentation de La Pommerie
- p 20 — Programme Suite 2017:
Meris Angioletti et *Flora Moscovici* à la BF15 / *Fayçal Baghriche* au SHED
- p 21 — Programme Suite 2017:
Stéphane Dupont à My monkey / *Marie Voignier* aux Moulins de Paillard
- p 22 — Programme Suite 2016:
Anne-Marie Filaire, Frédérique Lagny, Brigitte Zieger au Syndicat Potentiel / *Xavier Antin, Olivier Dollinger, Caroline Duchatelet* et *Hippolyte Hentgen* à La Station
- p 23 — Programme Suite 2016:
Niels Trannois à In extenso / *David Poullard* au Studio Fotokino
- p 24 — Programme Suite 2015:
Pauline Bastard, Mathilde Veyrunes et *Laure Vigna* à Lieu-Commun / *Fabrice Gallis* à la malterie
- p 25 — Programme Suite 2015:
Cécile Noguès à La borne / *Maxime Bichon, Jagna Ciuchta, Julien Crépieux, Élise Florenty* & *Marcel Türkowski, Éric Stéphany* à Tripode & Mosquito Coast Factory
- p 26 — Le Centre national des arts plastiques en 4 chiffres et 400 lettres

OLIS

Directeur de la publication, rédacteur en chef :

Patrice Joly

Rédacteurs :

Raphaël Brunel, Patrice Joly
Aude Launay, Ingrid Luquet-
Gad, Anne-Lou Vicente

Coordination :

Centre national des arts
plastiques,
Perrine Martin-Benejam
Assistée de Marie Constant

Design graphique :

Super Terrain pour les pages
de couverture

Aurore Chassé pour les pages
intérieures

Impression :

Roto Champagne, Langres

Éditeur :

Association Zoo galerie
10 rue Bonne Louise
44000 Nantes

Cette publication est un
supplément gratuit à la revue
O2, publié à l'occasion de la
4^e édition du programme
Suite, à l'initiative du Centre
national des arts plastiques
(Cnap), en partenariat avec
l'ADAGP.

Il y a dans l'appellation donnée au programme Suite une dimension tautologique qui fait que ce dernier n'est ni plus ni moins que ce qu'il nomme, à savoir la suite ou la poursuite de projets ébauchés dans un temps antérieur ; dans cet ordre d'idées, Suite peut s'entendre comme la réalisation de promesses laissées en suspens et susceptibles de rester en l'état. Ce programme est destiné à accompagner des artistes ayant bénéficié d'un soutien pour une recherche / production artistique. Initié par le Centre national des arts plastiques (Cnap), il existe dans le cadre d'un partenariat entre cet établissement public et l'ADAGP.

Le Cnap a vocation à accompagner, via divers dispositifs d'aide à la création, artistes et professionnels du secteur des arts visuels. Les projets soutenus sont considérés pour leur intérêt fondamentalement lié au processus de création et sont destinés à faire avancer les artistes dans leur démarche créative. Ils ne s'inscrivent pas dans une problématique nécessairement liée à une exposition : il est important de mettre l'accent sur une telle possibilité à une époque où la tendance est plutôt à l'obligation de résultat qu'au lâcher-prise et au laisser-aller. On peut se réjouir que des programmes tels que celui qui est exposé dans cette publication permettent de donner réalité à des projets qui pourraient sans cela rester lettre morte et qui, néanmoins, méritent d'être montrés...

Bien que Suite n'ait pas vocation à résoudre la quadrature du cercle consistant à procurer à chaque artiste / auteur-e la possibilité de réaliser les projets qu'il ou elle aurait échafaudés au cours de programmes antérieurs, Suite propose à des structures repérées par le Cnap de faire advenir l'un d'eux, selon leur libre choix. Le dispositif obéit aussi à d'autres objectifs que la simple finalisation d'un projet, notamment au souhait de valoriser des initiatives de soutien à la création développées par des lieux en région soucieux d'indépendance et échappant parfois aux labels institutionnels (ne sont retenues que les structures hors Île-de-France, cette région étant

particulièrement bien identifiée au sein du milieu professionnel) ou encore de mettre en lumière des structures sans appellation fédératrice : lieux indépendants, intermédiaires, tiers, *artists run spaces*, etc. Peu importe d'ailleurs le nom donné à ces espaces aux physionomies multiples, ce qui est sûr, c'est qu'ils font montre d'une grande réactivité, d'une grande inventivité dans leur programmation et dans leur organisation, et qu'ils font souvent face à des capacités de production pour le moins modestes. Ainsi, ce qui pourrait passer pour dérisoire dans le cadre d'une aide à un centre d'art devient, pour ces lieux, l'occasion de réaliser un événement enrichissant leur programmation qu'ils ne pourraient pas forcément assumer dans le cadre de leur fonctionnement habituel. Suite apparaît alors comme un coup de pouce à des structures qui nécessitent, à un moment de leur existence, ce soutien financier exceptionnel mais aussi, et peut-être encore plus, méritent la reconnaissance d'une institution nationale.

C'est donc plus à une articulation entre des lieux à la réactivité éclair, à la reconnaissance frémissante, et des artistes et / ou des auteur-e-s en recherche de structures d'accueil que s'adresse ce programme qui en est maintenant à sa 4^e édition. On ne sera pas surpris de croiser dans cette brochure des noms quelquefois étonnants comme peuvent l'être Mosquito Coast Factory ou le Syndicat Potentiel : la vivacité sémantique de ces acteurs reflète la fougue d'une scène contemporaine dont les artistes font preuve d'une inventivité certaine, proposant obstinément de nouvelles manières de mettre en scène et en tension les tenants et les aboutissants du monde des arts visuels. Dans cette grande affaire de régénération de l'offre culturelle, le Cnap joue le rôle de dénicheur d'initiatives qui renouvelleront la diffusion des arts visuels. Offrant à ces structures proactives les moyens d'amplifier leur dynamique en gérant librement les crédits alloués à chaque projet labellisé Suite, le Cnap se positionne comme une institution singulière et bienveillante de parrainage de la création en mouvement.

Sergio Verastegui
TRANSPŌÈME
 Les Ateliers Vortex

●
 PAR ANNE-LOU VICENTE

C'est toute une poétique de l'espace et du fragment qui informe la pratique sculpturale de Sergio Verastegui. Régie par le motif du double – notamment via le reflet spéculaire – et plus largement du multiple, elle se déploie à travers un ensemble d'objets (ready-made ou spécifiquement fabriqués) et de matériaux divers (bois, tissu, carton, métal, miroir, cuir, etc.) selon des jeux de superposition, de juxtaposition et d'autres assemblages participant d'une écriture fragmentaire et stratifiée, voire cryptée. Explorant le caractère fétiche de l'objet tout en le détournant, les œuvres de Sergio Verastegui rappellent le talisman, objet aux vertus magiques et occultes, nourri de croyances. Jalonnées de vestiges quasi archéologiques en proie à l'oubli et à la disparition, elles renvoient à l'histoire (notamment à la colonisation) en même temps qu'elles (re-)composent des histoires en perpétuel devenir. Fixes tout en proposant une circulation entre elles, ces œuvres sont habitées par la transformation et le mouvement, le déplacement, comme l'incarnent les récurrentes peaux, mues et formes serpentes. Nature et culture, humain et non-humain s'y rencontrent, échafaudant organiquement des récits qui prennent la mesure des temps, des espaces comme des corps. En convoquant le réel et son double, ressuscitant ainsi la mémoire et la sensation de ce qui est révolu, absent ou perdu, Sergio Verastegui élabore une patiente reconstruction à la fois physique et virtuelle, historique et narrative, au(x) sens infiniment ouvert(s).

C'est sur le mode de l'enquête policière que l'artiste a mené son périple au Mexique, réalisé en 2016 grâce au dispositif de soutien à la recherche / production artistique du Cnap, sur les traces de plusieurs « personnages » faisant écho aux notions de vivant, d'hybride et de transformation, et convoquant réalité, fiction et mythologie. Le premier d'entre eux est l'Hôtel Palenque : situé dans la ville du même nom et destiné aujourd'hui encore à accueillir les visiteurs des ruines maya visibles dans la zone archéologique voisine, l'hôtel, datant de 1960, telle une « ruine à l'envers » pour citer Robert Smithson qui lui consacra un diaporama sonore éponyme (1969-1972), fut soumis à d'incessantes (re-)constructions et destructions simultanées. Plus connu pour son alter ego fictif apparaissant dans *Les détectives sauvages* de Roberto Bolaño sous le nom d'Ulises Lima, l'écrivain et poète mexicain Mario Santiago Papasquiaro, à la langue composite évoquant la sculpture précolombienne, fait figure de second personnage dans cette enquête mexicaine. Le troisième et dernier personnage n'est autre que Xipe Totec, divinité du renouvellement cyclique

dans la mythologie aztèque, représenté revêtu de la peau d'une victime humaine, symbole de la « nouvelle peau » dont il recouvrait la terre au printemps.

Ce processus de recherche a généré un grand nombre de notes, de dessins et d'images composant un script hétérogène aux versions multiples, élaboré de manière fragmentaire et chaotique. Procédant de la spatialisation d'une écriture devenue illisible par un jeu d'accumulations par couches, la série *Scalp* se compose de vingt-trois dessins à la cire d'abeille, comme autant de palimpsestes, évoquant des peaux qui contiennent et encodent les traces d'un carnet de voyage, décomposé et dispersé, selon une perspective indiciaire¹.

Du 4 mai au 2 juin, aux Ateliers Vortex à Dijon, se tient l'exposition « TRANSPŌÈME » qui réunit un ensemble d'œuvres nouvelles, fonctionnant de manière autonome, en grande partie produites dans le cadre du programme Suite grâce au soutien du Cnap et de l'ADAGP. Hautement symbolique, le motif de l'escalier, typique des pyramides à degrés de la civilisation maya, y est central et omniprésent, voire matriciel. Tel un personnage, il s'incarne notamment dans une série de trois escaliers miniatures (à variantes échelle et escabeau) en fonte polie. Mis en regard de miroirs aux dimensions du corps de l'artiste, ils fonctionnent comme les signes « mutants » d'une écriture codée à (rétro-)projeter et réfléchir. Produite au Mexique, la série éponyme des *Transpoèmes* consiste en un ensemble de cinq broderies colorées réalisées à partir de mots (essentiellement des substantifs ne renvoyant de ce fait pas à des actions mais évoquant néanmoins l'idée de transformation) extraits de poèmes de Mario Santiago Papasquiaro et agencés de sorte à dessiner une pyramide. Présenté à plat à même le mur, chaque pan de tissu ainsi brodé constitue une mue adaptée à la forme d'un crâne, telle une enveloppe charnelle portant les traces énigmatiques d'une pensée qui se renouvelle. Conçue d'après la forme simplifiée d'une pyramide à degrés maya, une demi-pyramide construite en médium et dans laquelle il est possible de s'engouffrer contient plusieurs éléments ayant accompagné le processus de recherche, fonctionnant comme autant de traces et d'indices orientés à la fois vers le passé et vers le futur. Une collection de chutes et autres rebuts se retrouve par ailleurs reliée à une multitude de « bras » greffés à une main courante de trois mètres de long constituant elle-même une forme de chute d'un escalier : suspendue à 1,50 m du sol, la créature tentaculaire, tel un totem géant, apparaît comme un organisme vivant en voie de mutation.

Les Ateliers Vortex accueillent et présentent donc un large pan de ce « projet mexicain » dont la fructueuse « récolte » semble propice à nourrir, dans une féconde intertextualité, d'autres formes et récits mettant en résonance et en tension dialectique les notions de corps et d'esprit(s), de mémoire et de projection, de visible et d'invisible, de lisible et d'illisible, fondamentales dans le travail de Sergio Verastegui.

1 Cette série est présentée à l'occasion de l'exposition « (S)CRYPTÉ » à la galerie Thomas Bernard du 26 avril au 2 juin, premier chapitre du « projet mexicain ». Du 29 mai au 7 juin, La Tôlerie (Clermont-Ferrand) présente un troisième volet qui constitue une annexe du projet de l'artiste.



En haut
Sergio Verastegui, *amuleto (1)*, 2016.
Tissu, toile, carton, bronze,
139 × 106 × 5 cm.

En bas
Sergio Verastegui, *Scalp*, 2018.
Fusain, peinture à l'huile
et cire d'abeille sur papier,
150 × 100 cm.
© Artiste, courtesy Galerie
Thomas Bernard-Cortex Athletico.





En haut
Sergio Verastegui, *Pellejos sueltos*,
vue de l'installation, 2016.

En bas
Sergio Verastegui,
image de la recherche, 2018.
© Artiste, courtesy Galerie
Thomas Bernard-Cortex Athletico.



Les Ateliers Vortex, Dijon

Artist-run space implanté au cœur d'une friche industrielle et culturelle en périphérie de Dijon, Les Ateliers Vortex proposent, depuis 2012, un ambitieux programme annuel de cinq à six expositions et une résidence orientés vers la jeune création contemporaine à l'échelle internationale. Ils ont pour objectif le soutien à la production, à la réalisation et à la diffusion artistiques. Dans un esprit de mutualisation et de démocratisation résolument collectif et participatif, l'association met à la disposition des artistes invités des moyens et des outils conséquents permettant de produire sur place des œuvres de différentes natures qui seront exposées in situ ou hors les murs. Elle propose également au public, en plus de la médiation autour des expositions, la vente de multiples à un prix accessible, participant ainsi à une mise en circulation essentielle de la création d'aujourd'hui.

En haut

Elsa Tomkowiak, «IN / LUMIÈRE RÉFLÉCHIE»,
Les Ateliers Vortex, Dijon, mai 2017.
© Artiste / Photo: Cécilia Philippe.

En bas

Romain Vicari, «NEW WORLD»,
Les Ateliers Vortex, Dijon, septembre 2017.
© Artiste.

Ana Vaz
The Voyage Out
 Maison Conti / Centre d'art
 contemporain Ange Leccia

●
 PAR INGRID LUQUET-GAD

Archipéliques, les films d'Ana Vaz le sont d'abord parce qu'ils échappent à toute tentative de saisie. Intuitifs, ils sont accordés aux remous du monde et épousent les plissements de sa surface. L'artiste brésilienne, née en 1986, travaille à la lisière de l'ethnologie et de l'écologie, de la captation de l'immatériel et de la mise en fiction du réel. Formée au Royal Melbourne Institute of Technology puis au Fresnoy-Studio national des arts contemporains à Tourcoing, avant un passage par le programme SPEAP mené à Sciences Po par Bruno Latour, Ana Vaz invente les images d'une génération née dans le sillage de l'effondrement des rêves cartésiens de maîtrise. L'homme n'est plus maître et possesseur de la nature et, de fait, la narration linéaire elle-même s'effrite. Kaléidoscopiques et éclatés, ses films ne sauraient d'ailleurs non plus se tenir entre les délimitations d'un médium ou d'une industrie. Présenté au New York Film Festival, lors de CPH : DOX, de Vidéobrasil ou du Cinéma du réel, le travail d'Ana Vaz a également été montré dans le cadre d'expositions au Palais de Tokyo, à la Tate Modern ou lors du Dhaka Art Summit. Certes, Ana Vaz fait des films, mais ceux-ci se profilent comme l'horizon d'une longue déambulation constellée d'étapes proliférantes. Performances, installations, pièces radiophoniques et textes s'ajoutent à l'évocation de la porosité réinventée entre l'humain et son environnement ainsi qu'à l'invention des mythes et histoires pouvant en renouveler la perception. C'est alors à ce stade de développement du projet qu'est intervenu le soutien à la recherche / production artistique du Cnap. Une étape décisive dans la démarche de l'artiste puisque, chez elle, toute la matière excédentaire du film – les étapes et les dérives – s'autonomisera progressivement pour faire œuvre à part entière.

« Cela fait plus de dix ans que je réalise des films expérimentaux mais je ne me suis jamais tenue à une méthode ou à une formule unique. Chaque film est une étape différente. *The Voyage Out* en est l'ultime exemple. C'est un objet indescriptible qui n'existe pas encore comme film, bien que je vive avec depuis trois ans et qu'il ait déjà donné lieu à de multiples activations ». Possibilité d'un film, *The Voyage Out* est le trajet sans cesse recommencé menant vers deux îles aussi inaccessibles l'une que l'autre. Il y a d'abord cette nouvelle île apparue à la suite de l'accident nucléaire de Fukushima, mais aussi la région de Fukushima elle-même, certes située sur la terre ferme mais désormais plus isolée que si des océans la bordaient. Archipelique, ce projet d'Ana Vaz l'est à la fois par sa méthode et par son sujet. Après plusieurs activations entre 2015 et 2016, il prendra, dans le cadre

du programme Suite, la forme d'une exposition au Centre d'art contemporain Ange Leccia à Oletta, en Corse. « Cette exposition sera la première d'un cycle qui se déploiera à partir du film », précise encore l'artiste qui, grâce à ce programme, a pu se concentrer sur la phase de recherche sous-tendant la dynamique de ce projet évolutif. « Comme je m'apprête à aller tourner la dernière partie au Japon entre mai et juin, j'arriverai en Corse avec des images et des sonorités que je viendrai tout juste de collecter. L'exposition sera donc expérimentale de part en part, tout en se confrontant à un autre contexte insulaire ».

Venue du cinéma, Ana Vaz insiste sur le fait que *The Voyage Out* est le projet le plus ambitieux qu'elle ait jamais mené dans le champ de l'art contemporain ou plutôt, à sa lisière, continuant à explorer des voies de traverses et des stratégies obliques. « Cela ne fait que très peu de temps que je me frotte à l'art contemporain. Je m'y sens encore comme un intrus, n'étant ni totalement dans ce monde ni entièrement étrangère à lui. Cette position de tension m'apporte beaucoup. » Après sa présentation à Oletta sous le commissariat de Fabien Danesi, le projet circulera à LUX à Londres, à l'Espace Khiasma aux Lilas près de Paris puis au Confort Moderne à Poitiers. « Les expositions proposent toutes des versions de possibles narrations du film à venir qui devrait voir le jour courant 2019 », précise l'artiste. Ce mouvement spéculatif a toujours été le cœur actif de ses films, manière d'étirer aux confins de la fiction la trace du réel imprimée sur la pellicule.

Au Japon, aux Caraïbes ou au Brésil, dans un futur post-apocalyptique, l'éternel présent des mythes ou l'entrée dans le temps historique par le rapt des terres, les films d'Ana Vaz sont unis par un même objectif. Cet objectif pourrait être défini, comme l'écrit Michel Serres, comme l'appel à redevenir « ce que nous n'avons jamais cessé d'être, des non-modernes ». Si l'on se place du point de vue de Bruno Latour, serait évoquée la « contre-révolution copernicienne, ce renversement du renversement ». Avec *Amérique : Bay of Arrows* (2016), filmé au Lac Enriquillo dans l'actuelle République Dominicaine où Christophe Colomb posa le pied aux Amériques, Ana Vaz imagine une caméra en constante rotation. Ce mouvement évoque une appréhension mythique et primitive d'un lieu symbolisant l'avènement du monde moderne et l'entrée dans la rationalisation. Parmi ses précédents films, *Occidente* (2014) est un film-poème se frayant un chemin à travers une forêt de signes pour relier le proche et le lointain, l'original et son fétiche. À travers ces boucles visuelles morcelées, Ana Vaz tente d'excaver les processus d'acculturation et d'appropriation, transformant la culture en exotisme et le patrimoine en monnaie d'échange. Attachées à réconcilier le naturel et le social, les formes fragmentaires et pourtant éminemment sensorielles de l'artiste aident à entre-percevoir de nouvelles manières d'habiter un monde rendu aux hybrides, aux réseaux et aux quasi-objets, cette « démocratie étendue aux choses » que Bruno Latour appelle de ses vœux.



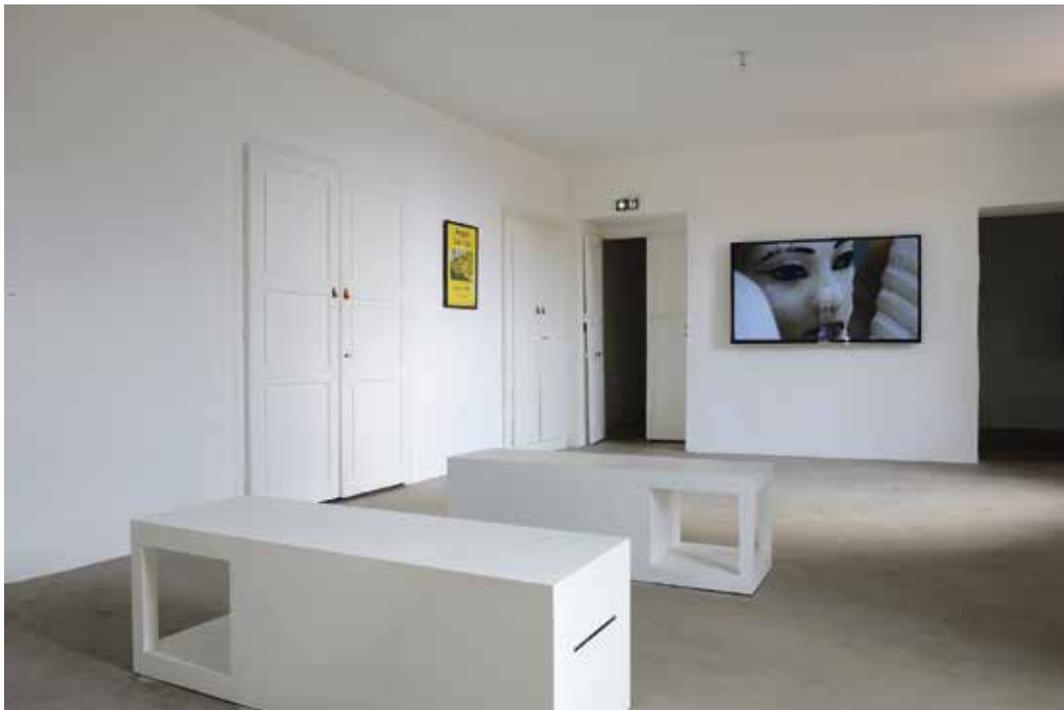
En haut

Ana Vaz et Nuno da Luz,
The Voyage Out Radio Series: 2222 8 2022,
2017, en cours de réalisation, vidéo.

En bas

Ana Vaz, *The Voyage Out*, 2018, vidéo.





Maison Conti / Centre d'art contemporain Ange Leccia, Oletta

La Maison Conti, site de préfiguration du centre d'art contemporain Ange Leccia, est située Place du Village. Ce village qui l'accueille, c'est Oletta, bourgade Corse de quelque mille six cents âmes. À l'initiative du maire de la ville, Jean-Pierre Leccia, de l'artiste Ange Leccia et du père de celui-ci, Luc, une fondation d'art contemporain y verra le jour dont l'enjeu est d'implanter un lieu d'exposition et de recherche à destination de jeunes artistes internationaux, tout en tissant des liens avec les écoles et institutions culturelles corses. Avec une préférence pour les nouveaux médias, le site de préfiguration, ouvert depuis 2014, a déjà accueilli les œuvres d'Ange Leccia ainsi qu'une exposition collective confiée au commissariat de Fabien Danesi. Dès la mi-juillet, la Maison Conti accueillera donc l'exposition *The Voyage Out* de l'artiste et cinéaste Ana Vaz.



1140, Centre d'art contemporain Ange Leccia, Oletta, 2014.
© Photo : Centre d'art contemporain Ange Leccia.

Nils Guadagnin
Perpetual Monument
 Tropismes

●
 PAR RAPHAËL BRUNEL

Matières en suspension, corps apparemment sans poids flottant en l'air en toute quiétude comme un défi à la loi de la gravitation, la lévitation a sa raison mais ne cesse d'apparaître comme une opération magique ou le résultat d'une force paranormale invisible. Une légèreté de l'être et des choses soumise à tension (électromagnétique) que Nils Guadagnin convoque à plusieurs reprises dans son travail depuis 2008, moins intéressé par sa portée illusionniste que par ses propriétés physiques, que ce soit pour « suspendre » un cube évidé débordant de câbles électriques, une roche volcanique ou la réplique métallique d'un sac en plastique. Cette tentative d'émancipation de la sculpture d'un rapport au sol et aux murs témoigne de manière plus générale d'aspects essentiels de sa pratique : d'une part, la quête d'une autonomie formelle permettant aux œuvres de se passer d'un environnement pour exister – créer un espace dans l'espace – et, d'autre part, l'exploration de phénomènes physiques insaisissables et des zones liminales de notre champ perceptif, celles du vide et de la lumière, de l'immatériel et de l'invisible, auxquelles il s'attache à donner corps à travers une réalisation *handmade* rivalisant, presque à l'absurde, avec une facture industrielle. Cherchant moins à recréer ou à illustrer certains processus scientifiques ou naturels qu'à les interpréter, ses œuvres fonctionnent comme des amorces narratives ambiguës, alimentées par une filiation artistique claire (Yves Klein, Sol LeWitt, le (post-)minimalisme) et des clins d'œil à la pop culture, mais qui masquent, derrière leurs surfaces de prime abord séduisantes, une violence sourde que l'artiste décrit comme un « vandalisme *soft* ».

En 2015, Nils Guadagnin entame une recherche sur les tornades et les super-tempêtes aux États-Unis, se rendant sur place à plusieurs reprises, notamment grâce à l'aide à la recherche / production artistique du Cnap, pour « chasser » ces phénomènes météorologiques aussi fascinants que dévastateurs. Déplaçant ses préoccupations d'atelier vers un travail de terrain, il les envisage en premier lieu du point de vue de la sculpture, comme des formes évolutives en mouvement composées d'air et de poussières, deux indices de l'immatériel convoquant d'emblée tout un pan de l'histoire de l'art du xx^e siècle. On pense à *l'Élevage de poussière* (1920) de Marcel Duchamp et Man Ray, faux paysage de vue aérienne émanant du *Grand Verre*, introduisant l'action du temps et le hasard, des jeux d'échelles entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, mais on pense aussi, d'une autre manière, aux nuages et aux écrans de fumée que constituent les vapeurs de *Steam* de Robert Morris (1966) ou la série *Real Remnants of Fictive War* (2004) de Cyprien Gaillard. Comme chez ce dernier, une menace plane mais relève,

cette fois, des caprices de la nature – bien qu'il semble, à l'heure de l'anthropocène, que l'activité humaine n'y soit pas totalement étrangère. Saccageant tout sur leur passage, impulsives et aveugles, les tornades drainent inéluctablement dans leur sillage les images de la catastrophe, un scénario apocalyptique inspirant aussi bien Hollywood (rappelons-nous de l'oubliable *Twister*) que les théories de fin du monde (un dérèglement des pôles magnétiques entraînerait la multiplication des super-tempêtes créant un chaos planétaire). Elles représentent, pour Nils Guadagnin, des événements indisciplinés, des « émeutes naturelles » qui viennent remodeler et affecter un paysage, comme une sorte de Land Art aléatoire et autogénéré qui se serait passé de l'intervention, éphémère ou pérenne, d'un artiste.

Dans le cadre du programme Suite, Tropismes va ainsi pouvoir présenter à Saint-Jean-de-Luz un ensemble d'œuvres issues de cette recherche dans une exposition monographique intitulée « Perpetual Monument » qui marquera également la première proposition in situ d'envergure dans le *project space* Garden Kolektiboa. Jalon fondateur de ce projet aux quatre vents, la vidéo *Dust Riot* (2015) traduit l'évolution constante et subtile des contours vaporeux de tornades rendues abstraites par l'absence de plan d'ensemble. À la violence destructrice de l'événement se substituent, paradoxalement, des images d'une grande légèreté, bercées par une musique *ambient* composée par Cédric Elisabeth, qui pourraient être tirées d'un programme de relaxation et rappeler une iconographie New Age. Pour l'exposition, Nils Guadagnin prévoit d'utiliser les larges baies vitrées du lieu, donnant sur l'océan et la promenade fréquentée par les touristes, comme support de projection visible depuis l'extérieur des séquences qu'il a tournées aux États-Unis, confrontant ainsi deux phénomènes naturels potentiellement extrêmes et dangereux et plaçant dans la sphère publique un scénario apocalyptique. On retrouvera également dans l'espace d'exposition la série *Pictorial Volumes*, un ensemble de tirages photographiques contrecollés sur dibond que l'artiste a attaqué par endroits à la scie sauteuse, donnant ainsi l'impression qu'ils ont été déchirés. Peu attiré par la photographie documentaire, Nils Guadagnin cherche ici à attaquer l'intégrité de la représentation, jouant la violence du phénomène capturé pour mieux le déplacer sur le terrain de la sculpture en soulignant physiquement, à l'aide d'une structure en aluminium, le vide laissé par son geste. Suspendu dans les airs de la galerie, un mobile intégrera, quant à lui, stores froissés, plantes et objets chahutés comme autant de traces d'un passage mouvementé. Enfin, l'artiste sera également invité à intervenir dans le cadre du festival Baleapop qui se tient à la fin de l'été à Saint-Jean-de-Luz et dont Tropismes assure la programmation artistique, avec pour entrée thématique cette année, le sabotage. Nul doute qu'avec ses fables écologiques, aussi catastrophistes qu'oniriques, Nils Guadagnin trouve sa place dans ce contexte festif et distillé, qui sait, un vent de panique sur la plage où se déroulent les concerts.



Nils Guadagnin, *Pictorial volume 1*, 2018.
Tirage photographique sur dibond modifié, cadre aluminium, 60 × 82 × 2,5 cm.
© Artiste, courtesy Galerie Derouillon.



En haut, à gauche
Nils Guadagnin,
Cyclone fence, 2015.
Structure inox, grillage acier,
matériaux divers,
dimensions variables.

En haut, à droite
Nils Guadagnin,
Mobile Sundogs, 2016.
Titane poli anodisé,
câbles acier, 100 × 80 cm.

En bas
Nils Guadagnin,
Fade to Grey 3 et 4, 2014.
Graphite sur papier
calque retourné, plexiglas,
aimants, 50 × 65 cm chaque.
© Artiste, courtesy
Galerie Derouillon.





Vue intérieure de la fabrique
créative Garden Kolektiboa,
Saint-Jean-de-Luz.
© Photo : Gary Lafitte
pour 10point15.

Tropismes, Saint-Jean-de-Luz

En 2014, Cécile Cano fonde Tropismes, une structure curatoriale indépendante, libérée des contraintes d'un lieu d'exposition et pensée comme un espace de recherche à partir duquel essaimer des projets spécifiques et situés, inscrits sur le territoire local et régional. Suggérant l'adaptation de la croissance d'un organisme en fonction de son milieu, le terme tropisme, souligne-t-elle, « désigne également la force invisible qui permet à une entité, un groupe, un phénomène, de prendre une certaine direction. Si le fondement de la structure est singulier (tropisme), les formats initiés sont multiples (tropismes) ». Intervenant dans la sphère publique, en collaboration avec le Frac Aquitaine ou lors du festival Baleapop, Tropismes va investir en 2018 de nouveaux espaces curatoriaux à travers la revue *ADD* et le *project space* Garden Kolektiboa.

Ann Guillaume
*En souvenir d'un temps qu'il nous reste
 à inventer : les voix de la forêt*
 La Pommerie

●
 ENTRETIEN AVEC AUDE LAUNAY

« Mon activité est de penser et d'essayer de rendre possible un monde où les gens pourraient travailler / vivre ensemble : collaborer. Les autres ont des choses à m'apprendre mais moi, que puis-je leur apprendre ? Peut-être à essayer de mutualiser nos compétences... »
 C'est ainsi qu'Ann Guillaume se présente à moi. Cette artiste, fille d'archéologues, explique chercher constamment à décloisonner les disciplines pour « repenser l'écologie des savoirs, dans un souci de transmission ». Actuellement doctorante en art à la Villa Arson à Nice et à l'université Côte d'Azur, elle est passée par les beaux-arts de Cergy, l'Institut des hautes études en arts plastiques, la Sorbonne, Sciences-Po dans le programme expérimental de Bruno Latour et peut également revendiquer sept années d'expérience de médiation au Palais de Tokyo. Sa pratique consiste à s'infiltrer dans un territoire, à en explorer l'écosystème sans chercher à établir de hiérarchisation entre les différentes entités qui le représentent, à la manière d'Aby Warburg qui l'a beaucoup influencée. Lors de ses enquêtes, elle rencontre ainsi aussi bien des étudiants, des chercheurs, des scientifiques, que des éleveurs, des vignerons ou bien encore des moines pour découvrir, empruntant l'expression à Donna Haraway, leurs savoirs situés.

AL **À vous entendre, votre travail semble totalement immatériel...**

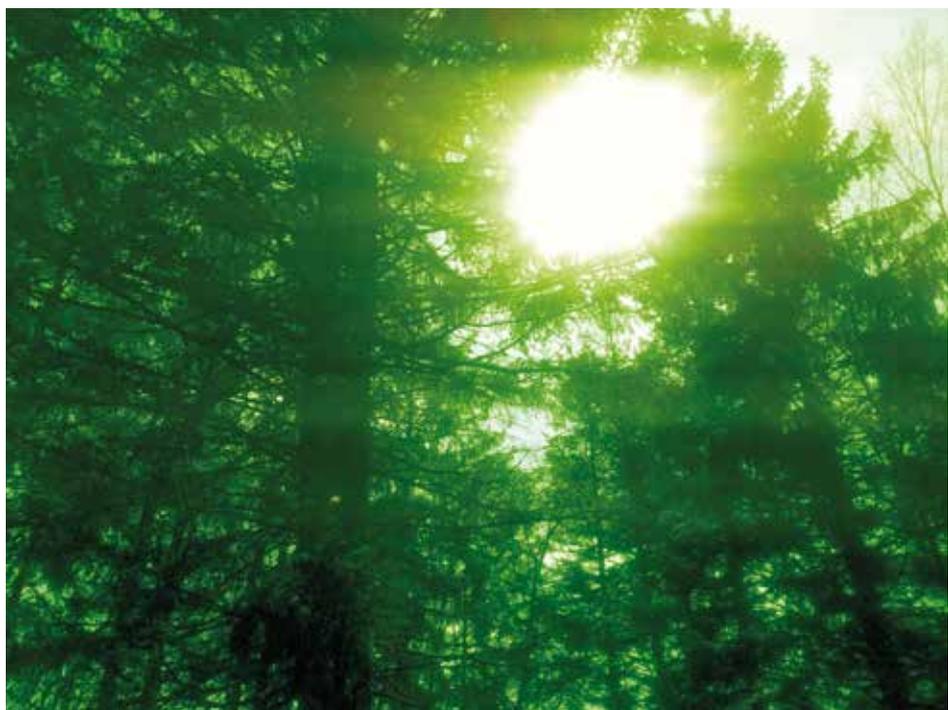
AG Les rencontres permettent de créer, de fabriquer... Ça transforme, ça nous transforme. De là naît une production d'objets en collaboration avec le groupe constitué autour d'une problématique et qui peut ensuite se partager avec un tout autre public. Je parle plus volontiers de restitution de recherche que d'œuvre d'art car l'idée d'un objet d'art me semble définir trop autoritairement ses contours. Les objets que nous créons, je les appelle plus volontiers des « objets-médiateurs ». Je ne travaille jamais sans temps de recherche sur place. La forme de l'enquête et la forme plastique finale dépendent entièrement du temps passé sur place, des rencontres, des moyens, des problématiques, du milieu dans lequel j'évolue... Je cherche à chaque fois, par un certain déplacement, à mettre en lumière et à analyser les différents rapports de forces économiques, idéologiques, sociaux et politiques du « lieu » avec les outils de l'art. Quand l'objet intervient, parce qu'il est nécessaire, il doit parler à un public du monde de l'art. En 1968, aux États-Unis, Jack Burnham concevait son époque comme celle d'une transition entre deux paradigmes : la culture « tournée vers l'objet » et celle « tournée vers les systèmes ». Les évolutions de ce temps avaient montré que « l'art ne consiste pas en entités matérielles mais en relations entre les personnes et les composantes de leur environnement. » Je me sens très proche de ces recherches. Il y aurait ainsi deux sortes d'artistes : « ceux qui travaillent à l'intérieur du système de l'art et ceux, plus rares, qui travaillent *avec* le système de l'art ». À mon sens, ce qui est passionnant et que j'essaie de pratiquer, c'est de passer de l'un à l'autre.

AL **Pourquoi ces objets sont-ils destinés au monde de l'art et pas, justement, au berger, au vigneron ?**

AG L'usage, l'interprétation de l'objet diffèrent en fonction de la subjectivité des uns et des autres : il existe autant d'usagers que d'usages. C'est un peu comme pour les grelots qui étaient le sujet de ma recherche soutenue par le Cnap en 2014 : le grelot traverse les époques, le monde, et voit ses usages et ses représentations changer. La notion de commande m'intéresse particulièrement car dès lors qu'il y a commande, on voit apparaître plusieurs entités, une ou des controverse(s) et, ainsi, des chemins à tracer entre elles. Une sur-représentation, un déficit de représentation, un dialogue rompu, ou interrompu... J'aime partir d'une nécessité. De là, je cherche à mettre en place des dispositifs qui favorisent le débat (lieux, objets médiateurs, films, espaces conviviaux). Je pars du principe que l'art est capable de valoriser ces expériences et de créer de nouvelles méthodologies, d'inventer des systèmes de représentation et de nouvelles formes.

AL **Vous résumez votre sujet de thèse par ces questions : « Est-ce que l'art est capable de créer du commun ? Comment faire émerger une problématique sur un terrain situé ? Comment restituer au public le processus de production d'une œuvre d'art ? Comment rendre ce temps accessible ? », comment peut-on ainsi parler de votre projet pour Suite alors que vous venez à peine de découvrir votre nouveau territoire de recherche ?**

AG La Pommerie, c'est un lieu très particulier qui s'inscrit dans un temps d'action situé, généreux. Quand j'ai rencontré Élie Kongs, son responsable, il m'a tout de suite parlé d'un certain contexte régional : une forêt industrielle qui divise la population. Il y a donc ceux qui sont pour et ceux qui sont contre, et il semble difficile de partager leurs ressentis, leurs connaissances et leurs projets car ils ne parlent pas la même langue. Les uns parlent de politique de l'emploi et de modernité, les autres d'écologie : deux manières différentes d'habiter le monde sur un même territoire. Mon travail est simplement d'essayer de déceler ce qui favoriserait un échange entre eux, de chercher à faire circuler la parole entre ces différents acteurs. Je suis partie de l'idée que la forêt, elle aussi, peut avoir son mot à dire, d'où ce titre : *En souvenir d'un temps qu'il nous reste à inventer : les voix de la forêt*. Pour moi, l'art est un moyen fantastique pour créer des outils conviviaux, comme l'a dit Ivan Illich : « L'outil est convivial dans la mesure où chacun peut l'utiliser, sans difficulté, aussi souvent ou aussi rarement qu'il le désire, à des fins qu'il détermine lui-même. L'usage que chacun en fait n'empiète pas sur la liberté d'autrui d'en faire autant. Personne n'a besoin d'un diplôme pour s'en servir ; on peut le prendre ou non. Entre l'homme et le monde, il est conducteur de sens, traducteur d'intentionnalité. » Je dirais que travailler à partir d'une enquête qui cherche à déterminer non pas ce que l'on pense de cette forêt mais pourquoi on pense ce que l'on en pense, peut ouvrir la voie à la création d'outils artistiques médiateurs. En novembre, on aura donc l'occasion de découvrir à La Pommerie des objets en bois (réalisés en collaboration avec l'atelier bois de la ferme de Lachaud), un dispositif sonore, un séminaire, une édition et un beau moment de convivialité, j'espère.



Ann Guillaume,
éléments de recherche
pour la réalisation
d'*En souvenir d'un temps
qu'il nous reste à inventer*,
Plateau de Millevaches,
mars 2017. © Artiste.



Ann Guillaume,
éléments de recherche
pour la réalisation
*d'En souvenir d'un temps
qu'il nous reste à inventer*,
Plateau de Millevaches,
mars 2017. © Artiste.

Bâtiments de la ferme de Lachaud,
Gentioux-Pigerolles.
© Photo : La Pommerie.



La Pommerie, Gentioux-Pigerolles

Depuis maintenant vingt-deux ans, l'association La Pommerie s'offre comme un espace dédié à la création sonore et mène, depuis 2012, une réflexion en sciences humaines et philosophie liée à l'écologie. Située sur le plateau de Millevaches, au cœur du Limousin, dans une ferme fédérant des activités d'élevage, de recherche en biologie et de menuiserie, elle associe à son historique résidence d'artistes un programme de rencontres et de conférences visant à croiser savoirs et savoir-faire autour des questions environnementales actuelles. Présentant La Pommerie comme un « lieu d'élaborations pour un art des conséquences », Élie Kongs et Natura Ruiz, ses responsables, œuvrent à un partage des recherches qu'ils favorisent avec les habitants de ce territoire qu'ils aiment à décrire comme « une lointaine banlieue depuis laquelle du possible est encore susceptible d'arriver ».



Vincent Epplay, *Mnémotechnie*,
août 2016. © Photo : La Pommerie.



Meris Angioletti et Flora Moscovici, « Adagio », La BF15, Lyon, 2017.
© Artistes / Photo : Jules Roeser – Picabel.



Fayçal Baghriche, « Suite et fin », SHED, Notre-Dame de Bondeville, 2017.
© Adagp, Paris, 2018 ; courtesy de la Galerie Jérôme Poggi / Photo : Ramdani.

Adagio de Meris Angioletti et Flora Moscovici

●
La BF15, Lyon,
du 31 mars au 27 mai

« Adagio » est le fruit d'un dialogue inédit entre Flora Moscovici et Meris Angioletti qui mettent en scène la lumière et le son pour proposer une expérience synesthésique. L'ensemble des pièces présentées joue avec la lumière naturelle qui baigne le lieu et ses multiples variations au fil des heures. Le geste pictural de Flora Moscovici se répand sur les murs et la façade, telle une émanation incandescente, visible jour et nuit. Cette pièce se transforme sous les oscillations atmosphériques des dispositifs lumineux et sonores de Meris Angioletti. Un air interprété par un chœur envahit l'espace. Inspiré du *Thema (Omaggio a Joyce)* de Luciano Berio, il fait écho à la rétroprojection du livret d'*Un roi à l'écoute* écrit par Italo Calvino pour l'opéra de Berio. Les mots y perdent leur fonction logique pour devenir des onomatopées, des bégaiements, se rapprochant peu à peu de la musique.

Suite et fin de Fayçal Baghriche

●
Le SHED – centre d'art
contemporain de Normandie,
Notre-Dame de Bondeville,
du 20 mai au 15 juillet

Fayçal Baghriche propose un ensemble de ready-made qui se transforment en autant de variations picturales. Accrochées en frise, de simples plaques de verre dont les défauts ont été entourés au feutre noir par un encadreur deviennent de véritables objets d'art graphiques dans *Imperfections* (2010). Pour *Anagnorisis* (2017), l'artiste a emprunté à un négociant local six « plots » monumentaux de bois exotique ; les tranches des planches sont peintes d'un code chromatique qui en identifie l'essence. *Atlas Series* (2015) est un ensemble de photographies en gros plan de précieuses géodes vendues par les artisans marocains aux touristes qui s'avèrent n'être que de simples quartz blancs colorisés. Mais derrière la poésie visuelle de ces objets, révélée par l'artiste, se dessine également un monde globalisé dont les échanges commerciaux sont régis par des rapports de domination. Avec délicatesse et simplicité, Fayçal Baghriche invite une fois encore le spectateur à s'interroger sur les systèmes normatifs qui régulent les pratiques collectives.



Stéphane Dupont, « Lettres à Marianne Brandt », My monkey, Nancy, 2017.
© Artiste / Photo: My monkey.



Marie Voignier, « Contre-danger », Les Moulins de Paillard, Poncé-sur-le-Loir, 2017. © Adagp, Paris, 2018 / Photo: JGP.

Lettres à Marianne Brandt de Stéphane Dupont

●
My monkey, Nancy,
du 7 septembre au 20 octobre

Cette exposition est le prolongement de la recherche de la designeuse graphique Stéphane Dupont autour de la figure méconnue de Marianne Brandt (1893-1983), peintre, photographe, sculpteur et designeuse. Entrée à l'école du Bauhaus à Weimar en 1923, Marianne Brandt est la seule femme à intégrer l'atelier métal dirigé par László Moholy-Nagy auquel elle succédera. Ses objets en métal et verre resteront emblématiques du style Bauhaus.

Le projet curatoriale, volontairement pédagogique, présente des archives permettant de retracer et de valoriser le parcours de l'artiste allemande mais également l'alphabet géométrique dessiné par Stéphane Dupont, inspiré par les formes des objets produits par Brandt. Un ensemble de documents (spécimen, esquisses, applications...) permet au public d'appréhender le processus de travail de Stéphane Dupont, depuis la thèière en argent et ébène, dessinée en 1924, jusqu'aux lettres numérisées.

Une édition dont tous les titres sont composés en alphabet Brandt conserve la mémoire du projet.

Contre-danger de Marie Voignier

●
Les Moulins de Paillard,
Poncé-sur-le-Loir,
du 9 septembre au 12 novembre

Certaines œuvres, certaines images peuvent agir pour leur auteur, de par le pouvoir qu'il leur attribue, comme des « contre-dangers », des remèdes contre les attaques – métaphoriques, mystiques ou réelles – d'une personne ou d'un groupe. L'exposition se déploie ainsi autour du film *Tourisme international* (2014) qui interroge la manière dont une dictature se donne à voir aux touristes. Il fait suite à la recherche que Marie Voignier a menée sur la fabrication et la circulation des images en Corée du Nord. Les autres œuvres présentées traitent également de la manière dont l'histoire collective se constitue, entre historicité des faits et mythes. Le film *Tinselwood* (2017) et le livre d'entretiens *La Piste rouge* (2017) explorent le passé colonial du Cameroun. Une série de travaux menés en collaboration avec l'artiste Vassilis Salpistis revisite la création et les usages des mythes dans la Grèce antique (*Ena Ena*, 2014) ou encore souligne le rôle de l'expérience et du témoignage dans la « vérité » historique (*Des trous pour les yeux*, 2017).



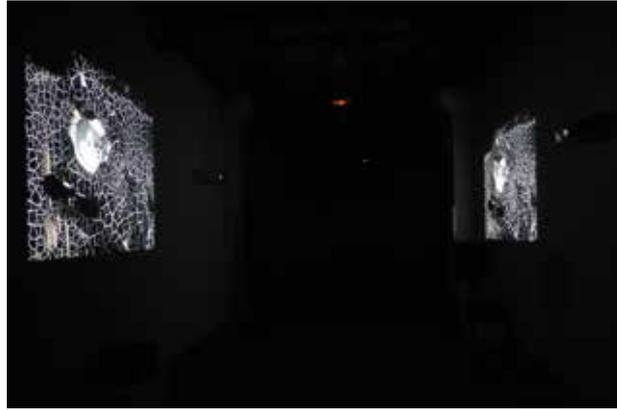
Anne-Marie Filaire, Frédérique Lagny et Brigitte Zieger, « Aux frontières de l'enfermement, de l'intime et du rêve », Syndicat Potentiel, Strasbourg, 2016. © Adagp, Paris, 2018; artistes / Photo : Jean-François Mugnier.

Aux frontières de l'enfermement,
de l'intime et du rêve
avec les œuvres
d'Anne-Marie Filaire, Frédérique Lagny
et Brigitte Zieger

●
Syndicat Potentiel, Strasbourg,
du 19 mars au 16 avril

En ces temps de conflits et de doutes, l'exposition présente trois artistes dont les travaux entrent en dialogue avec le monde actuel, à travers ses retranchements physiques, géographiques, humains : camps de réfugiés, portes blindées, mais aussi la peur ou l'interdit sont de nouvelles frontières imaginaires et culturelles qui surgissent entre les populations. Elles disent aussi l'emprise de l'homme sur la Terre, son expansion industrielle, militaire et économique, là où l'humanité et ses lumières vacillent. Brigitte Zieger, Frédérique Lagny et Anne-Marie Filaire, pour la première fois réunies, tentent d'y opposer des regards subjectifs et attentifs et interrogent ce « nous » collectif qui légitime et fabrique ces paysages fracturés et hostiles...

Commissariat : Jean-François Mugnier



Hippolyte Hentgen, *The Hound and the Rabbit*, (d'après Rudolph Ising), de la série « Le Ruban instable », 2015. Encre sur pellicule 16 mm numérisée, 6,45 min, bande son et installation sonore de Pierre Yves Macé. © Adagp, Paris, 2018 / Photo : La Station.

Fabulae
avec les œuvres
de Xavier Antin, Olivier Dollinger,
Caroline Duchatelet
et Hippolyte Hentgen

●
La Station, Nice,
du 22 avril au 11 juin

Les artistes présentés dans l'exposition explorent le récit et ses modalités par le biais de la vidéo. Leurs œuvres traversent des univers très variés, nous menant de la peinture d'histoire au dessin animé en passant par la performance et le témoignage. Certaines sont silencieuses, d'autres sont musicales, comportent des voix off... Les dispositifs scéniques peuvent prendre la forme d'une séance de cinéma, d'une installation ou bien encore d'une projection, proposant ainsi au spectateur différentes expériences possibles du récit.

Malgré leurs spécificités propres, ces œuvres reviennent toutes à l'essence même du récit : elles relatent le passage d'un état à un autre par la transformation. Ce sont des fabulations, voire des affabulations, dont la polysémie provient autant de la structure du récit que de sa forme plastique et de sa mise en espace.



Niels Trannois, « 〰〰〰 (moirée, la surface) », In extenso, Clermont-Ferrand, 2016. © Artiste / Photo : Marc Geneix.

〰〰〰 (moirée, la surface)
de Niels Trannois

In extenso, Clermont-Ferrand,
du 17 juin au 30 juillet

Ne se limitant ni au cadre, ni à la surface murale, les œuvres peintes de Niels Trannois se distinguent très souvent par leur mode opératoire. Pour elles, l'artiste s'inspire de l'art japonais, et plus particulièrement des estampes ukiyo-e, « images du monde flottant » datant du XVII^e qui représentent des scènes populaires et hédonistes extrêmement vivantes dont le mouvement est rendu d'une manière saisissante par des tracés en arabesque et des aplats de couleurs. Sa recherche *Undercover (Tashika ni)*, menée en 2014, lui a permis de réaliser une expérience inédite : stopper le processus d'impression sérigraphique une fois la soie de l'écran insolée et intégrer cette matrice à sa pratique picturale. À l'occasion de l'exposition, Niels Trannois utilise les ressorts du théâtre Bunraku – contemporain des *ukiyo-e* – et de ses marionnettes comme surface de projection d'une narration : leurs costumes flottants se meuvent et se confondent avec les effets de moirage des soies de sérigraphie.



David Poullard, « Tout autour », Studio Fotokino, Marseille, 2016. © Artiste / Photo : Vincent Tuset-Anrès.

Tout autour
de David Poullard

Studio Fotokino, Marseille,
du 17 septembre au 30 octobre

L'exposition « Tout autour » de David Poullard propose au public de redécouvrir et d'interroger les inscriptions qui l'entourent au quotidien dans l'espace urbain. Poser un regard nouveau sur les fonctions, les codes, les usages et les singularités plastiques de ces signes et textes particuliers : ces mots que l'on traverse chaque jour d'un regard habitué ; que l'on voit ; que l'on lit sans y penser ; qui marquent le territoire de nos trajets, de nos rencontres, de nos échanges.

Faisant suite à la recherche *Ces lettres dans lesquelles on circule*, menée de 2008 à 2013, l'exposition présente une série d'expériences plastiques, chacune venant réinvestir les phénomènes observés dans l'espace de la rue : mobilité des corps, spatialité de la lecture, temporalité des messages, nature des champs lexicaux, matériaux, couleurs, formes et mouvements propres aux inscriptions et à leurs supports.



Pauline Bastard, Mathilde Veyrunes et Laure Vigna, « Belvédère », Lieu-Commun, Toulouse, 2015. © Adagp, Paris, 2018 ; artistes / Photo : Damien Aspe.



Fabrice Gallis et le Laboratoire des Hypothèses, « Îles », La Malterie, Lille, 2015. © Artiste / Photo : Élise Jouvancy.

Belvédère
avec les œuvres
de Pauline Bastard, Mathilde Veyrunes
et Laure Vigna

●
Lieu-Commun, Toulouse,
du 17 septembre au 31 octobre

La recherche est à la fois temps et lieux : temps de la prospection et des expériences, temps de la connaissance et de ses doutes, temps de l'ouverture et de la rencontre ; lieu du travail et du relâchement, lieu de nouvelles perspectives... C'est un moment privilégié où l'artiste complète, diversifie et extrapole sa démarche.

Lieu-Commun a choisi d'exposer les recherches de Pauline Bastard, Mathilde Veyrunes et Laure Vigna pour associer d'improbables et radicales singularités. Exposition paradoxale, ni collective, ni collection de monographies juxtaposées mais paysage qui se compose dans la proximité de temporalité et d'espace. Trois séquences à accorder, à désaccorder, dans un montage frénétique ou un lent travelling, sans esthétisation minimale, juste un scénario agençant les rencontres fortuites. Une exposition qui distille une atmosphère de recherche.

Commissariat : Manuel Pomar

Îles
de Fabrice Gallis
et du Laboratoire des Hypothèses

●
la malterie, Lille,
du 3 octobre au 18 octobre

« Îles » est un projet artistique qui s'inscrit dans le Laboratoire des Hypothèses, une forme de recherche en art initiée et développée par Fabrice Gallis.

Le Laboratoire des Hypothèses modélise des îles : sa communauté de chercheurs s'installe sur des sites insulaires ou produit des installations-prototypes loin des îles, comme si pour atteindre l'île, il fallait s'en détourner. L'évitement, l'approximation, le doute, l'échec, sont les méthodes que le laboratoire déploie pour explorer les îles, s'y installer et, si elles venaient à manquer, les fabriquer. En 2015, le Laboratoire des Hypothèses a implanté sa base de recherche sur le plateau de la malterie dans une tentative d'y étudier la question de l'autonomie en mêlant conférences, projections, exploration du territoire et constructions.



Cécile Noguès, « Monocuisson », La borne, La Châtre, 2015.
© Artiste / Photo : Cnap.

Monocuisson de Cécile Noguès

●
La borne [Le pays où le ciel
est toujours bleu], La Châtre,
Place du marché,
du 5 octobre au 31 octobre

Lors de sa recherche, Cécile Noguès s'est immergée dans le monde de la céramique italienne d'où elle a rapporté des motifs vernaculaires et des formes traditionnelles qu'elle transforme en sculptures expérimentales et spontanées. Elle réalise toutes ces céramiques elle-même en procédant par monocuisson, technique qui consiste à cuire l'émail et la terre en même temps. L'artiste présente ici un ensemble aux formes énigmatiques avec des surfaces travaillées tant par sa main que par l'accident. « Il y a quelque chose de la forme archéologique dans mon travail. Est-ce que les sculptures sont inachevées ou effacées par le temps ? Je ne sais pas si elles sont en train d'apparaître ou de disparaître mais il ne s'agit en aucun cas d'une mélancolie de la ruine. Je suis consciente que du moment où se termine la cuisson, ce sont des carcasses, mais ma bataille est de rendre vivantes ces barbotines, ces images en fusion, liquides, grotesques. »



Maxime Bichon, Jagna Ciuchta, Julien Crépieux, Élise Florenty et Marcel Türkowsky et Éric Stephany, « Attempting to Fly as Good as Flying », Tripode & Mosquito Coast Factory, Campbon, 2016.
© Adagp, Paris, 2018; artistes / Photo : Marc Damage.

Attempting to Fly as Good as Flying avec les œuvres de Maxime Bichon, Jagna Ciuchta, Julien Crépieux, Élise Florenty & Marcel Türkowsky, et Éric Stephany

●
Tripode & Mosquito Coast
Factory, Campbon,
du 28 novembre 2015 au 12 mars 2016

L'exposition a réuni six artistes ayant bénéficié du soutien du Cnap entre 2010 et 2015. Elle donne à voir les stratégies qu'ils ont su développer pour entreprendre, actualiser ou finaliser leur projet de recherche. Les méthodologies ainsi que les formes de restitution qui en résultent sont inéluctablement multiples et hétérogènes. L'espace-temps de la recherche artistique implique autant de hasards et d'accidents qu'il produit invariablement des changements de parcours dans le processus de création. Un dispositif hybride entre exposition et événement a donc été imaginé pour traduire et mettre en récit ces formes périphériques et ces temporalités discontinues. Il s'agit ici d'extraire et de révéler des données qui témoignent de l'émergence d'une œuvre. Rushes, échantillons, prototypes, iconographies, paratextes, récits « non autorisés », autant de documents qui se trouvent examinés et rejoués dans l'exposition.

+ de 100 000 œuvres

informer les acteurs
de l'art contemporain

encourager la recherche
et la production artistique

soutenir et promouvoir
la création contemporaine

commander des œuvres inédites

partenariats

+ de 250 artistes et professionnels
soutenus chaque année

politique active
de diffusion des œuvres

+ de 40 000 œuvres acquises
depuis les années 1980

favoriser la recherche
sur la collection

sensibilité
aux courants émergents

prospective

soutenir et accompagner
les acteurs économiques

+ de deux siècles d'engagement
auprès des artistes vivants

60 000 œuvres
déposées en France et à l'étranger

L'@rt ne connaît pas de loi, mais les @rtistes doivent connaître leurs droits

Artistes et ayants droit,
adhérez à l'ADAGP
afin de recevoir
l'ensemble des droits
qui vous sont dus.

@dagp

pour le droit des artistes

adagp.fr



Suite

Expérimenter — Produire — Exposer

TRANSPOÈME

de Sergio Verastegui

Les Ateliers Vortex — Dijon

4 mai → 2 juin

Perpetual Monument

de Nils Guadagnin

Tropismes — Saint-Jean-de-Luz

11 août → 2 septembre

The Voyage Out

de Ana Vaz

Centre d'art contemporain Ange Leccia — Oletta

18 juillet → 30 septembre

En souvenir d'un temps qu'il nous reste à inventer

de Ann Guillaume

La Pommerie — Gentioux-Pigerolles

Présentation publique :

11 novembre → 16 décembre

www.cnap.fr